

ENJEUX GEOPOLITIQUES

Le monologue de l'Amérique au sujet du Congo...



DEBAT

Une guerre perpétuelle au coeur de l'Afrique et « le danger islamiste »



DECRYPTAGE

Le Kongo-Kinshasa, identité et altérité



#INGETA

Réinventons le Congo

Juin 2021

Numéro 31, volume 8

Gratuit | Ingeta.com

MANIFESTE

Notre raison d'être



La finalité de notre mouvement, c'est la libération de la République démocratique du Congo des forces d'occupation et de corruption. La finalité de notre mouvement, c'est le rétablissement de la justice et la prospérité du peuple congolais en République Démocratique du Congo. Mais la finalité, c'est aussi que notre combat et notre mouvement soient utiles et bénéfiques à chacun d'entre nous, à chacune des personnes qui s'y implique. Il faut que ce mouvement soit une bonne expérience pour chacun de nous. C'est tout aussi important, parce que l'objectif de la libération est un processus qui peut durer, on ne sait pas le temps que ça prendra. Alors, il faut, pour éviter les démobilisations et les découragements, que le parcours et le temps qui y mènent soient utilisés à bon escient. Cela veut dire que ce combat doit être une opportunité de changer, d'améliorer le quotidien de chacun et/ou de ses proches. Nous avons là une occasion de matérialiser notre solidarité. C'est le moment pour nous de nous entre-aider, de développer des connections. Untel peut trouver un emploi à un autre, untel peut aider un autre au niveau financier, untel peut participer à l'activité d'un autre, untel peut trouver un stage au fils ou à la fille d'untel, etc, etc. La finalité c'est aussi de créer et de faire émerger des communautés économiques congolaises fortes qui auront leur mot à dire dans les décisions politiques, économiques et sociales qui se prendront là où ils sont. En d'autres termes, nous avons l'occasion là de développer des groupes de pression et de lobbying concrets et efficaces pour notre objectif commun. Nous avons toutes les compétences, nous sommes nombreux, nous avons montré notre solidarité et notre détermination. Maintenant, il faut passer à la vitesse supérieure. Et agir en ayant toujours en tête la finalité !



Quand un ambassadeur étranger s'adresse aux représentants de l'armée congolaise...

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

AUJOURD'HUI, C'EST UN SECRET DE POLICHINELLE que c'est l'ambassadeur américain à Kinshasa qui, comme à l'époque de Devlin, le triste représentant de la CIA à l'époque de l'assassinat de Lumumba, qui non seulement dirige le Congo mais aussi chapeaute les Grands Lacs.

Parmi les militaires congolais arrêtés après l'assassinat de Laurent Désiré Kabila, nous sommes en 2001, on a trouvé, sur les gardes de corps de LDK, des cartes de visite des attachés militaires américains accrédités à l'ambassade américaine de Kinshasa (source audiorat militaire congolais). Aujourd'hui encore, l'image ci-dessous à l'appui, un ambassadeur étranger, américain ou pas et sans lui prêter aucune intention s'adresse aux militaires congolais. Ces derniers en tenue militaire, c'est-à-dire en fonction, sont en train de prendre des notes.

Pour ma part, je voudrais faire comme si je ne comprends rien, et que je refuse de tout comprendre, alors je pose naïvement la question. **Qui est, en effet, cet homme, et c'est au nom de quel principe du droit consulaire, pour qu'il se paye le luxe de haranguer des soldats congolais en fonction ? La hiérarchie militaire congolaise, encore qu'il faille en avoir une, le lui autorise-t-il ? Au fait, nous sommes dans quel pays ? C'est pour quels intérêts ? Et si demain, d'autres militaires congolais, pour une raison ou une autre, rééduquaient l'exploit**

de ceux de l'assassinat de Laurent Désiré Kabila, on accusera, – qui ? –, l'Amérique ?

Il n'y aurait finalement dans ce pays au Congo qu'un seul ambassadeur à qui le Congo entier doit cette humiliation : courber l'échine ? Pourquoi, les Congolais même si c'était pour des besoins de carrière, n'apprennent toujours rien de l'histoire ? C'est vrai.

Aujourd'hui, c'est un secret de Polichinelle que c'est l'ambassadeur américain à Kinshasa qui, comme à l'époque de Devlin, le triste représentant de la CIA à l'époque de l'assassinat de Lumumba, qui non seulement dirige le Congo mais aussi chapeaute les Grands Lacs. Une question : Pourquoi ne le ferait-il pas en cachette ? Existerait encore un brin d'honneur, le sens de l'État, quelque part dans ce pays, alors que le voisin Touadéra en Centrafrique ose quand même de lever le menton.

Bref, le projet Tomikitosa est bel et bien en marche, d'après le livre « La fracture des nations : Ordre et chaos au XXIe siècle » (2004). Son auteur n'est autre que Robert Cooper, ancien conseiller politique de l'actuel conseiller politique de Paul Kagame, le britannique Tony Blair à l'époque où il fut le tout-puissant Premier ministre britannique. Tout cela pour des miettes, rien que pour des miettes et cela fera plus de 80 ans. Congo, Kiadi, mawa, buzoba !

Likambo oyo eza likambo ya mabele. 🇷🇵



Le monologue de l'Amérique au sujet du Congo...

Jean-Pierre Mbelu, que nous tenons à remercier, nous a fait parvenir un article (en anglais) de Foreign Policy : "Why Did Washington Let a Stolen Election Stand in the Congo ?". Le texte porte la signature de Stephen R. Weissman, auteur du livre "American Foreign Policy in the Congo: 1960-1964 and A Culture of Deference: Congress's Failure of Leadership in Foreign Policy".

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

Du rôle de l'ambassadeur américain sur place au Congo, de la mainmise non voilée de l'Amérique sur le Congo, de ses nouveaux agents congolais recrutés et tous à son service, tout y est pour mieux comprendre ce qui se passe actuellement au Congo. En effet, de la lecture de l'article, il ressort l'idée que l'Amérique se parle, elle dit tout haut sur elle-même, ce que des thuriféraires congolais, toute honte bue, finissent par transformer en victoire d'un camp des nègres de service sur un autre camp.

L'arrogance et le mépris américain

La liberté et l'aisance avec lesquelles l'Amérique s'exprime au sujet de la RDC n'ont d'équivalent que son arrogance et son mépris manifestes et manifestés vis-à-vis du nègre » congolais dont l'existence a toujours dénié. Quand je pense que l'homme congolais croit acter sur son propre devenir et avoir le contrôle de la terre de ses aïeux.

Alors, je nous demande à haute voix pourquoi nous avons combattu Mobutu ? Je pose la question à Christophe Lutundula, à Bahati et Martin Fayulu, la bande à FDD ? Nous le combattrions réellement ou bien nous l'envions pour finalement occuper la place une fois vacante, abandonnée par un autre chien au service d'un maître que l'on sait être en possession d'un os à distraire ?

En 1997, l'Amérique créa l'AFDL, alors que tous les Congolais demeuraient à son service. Le nègre congolais a toujours été un pro américain. Avant cela, l'Amérique créa

son monstre de Frankenstein : Paul Kagame. Il s'est ensuivi le génocide des populations congolaises. Sous la barbe américaine, si on pouvait ainsi le déclarer. Pendant plus de 20 ans, l'Amérique laisse massacrer des populations congolaises sans que personne n'ose lui demander des comptes.

Et qui en oserait, en plus ? Dès le lendemain,

“ Pendant plus de 20 ans, l'Amérique laisse massacrer des populations congolaises sans que personne n'ose lui demander des comptes. Et qui en oserait, en plus ? Dès le lendemain, et sans surprise, l'Amérique se fabrique de nouveaux serviteurs zélés qu'elle place encore à la tête de son « ligablo » le Congo. Et tout se passe comme si des Congolais, sérieux ou pas, ne trouvent à redire.

et sans surprise, l'Amérique se fabrique de nouveaux serviteurs zélés qu'elle place encore à la tête de son « ligablo » le Congo. Et tout se passe comme si des Congolais, sérieux ou pas, ne trouvent à redire. Si tel est le cas, nous serions surpris d'attendre de la Chine un comportement contraire face aux Congolais qui se sont toujours montrés incapables de se faire respecter.

Tout sauf un antiaméricanisme primaire

De notre côté, tout sauf un antiaméricanisme

primaire, car nous savons que des charognards vont se mettre à râler, nous continuerons à chercher des dividendes de la part de l'Amérique, en échange de la poltronnerie congolaise. Comment devons-nous expliquer et justifier les morts congolais ?

Comment forgerons-nous la mémoire collective ? Que faudra-t-il enseigner à la jeunesse congolaise ? Pointerons-nous à l'infini nos doigts vers des proxys ? Finalement, nous sommes réduits à ne jouer que ce rôle alors que « l'uniformisation du monde est en train de réveiller les différences » (Hervé Juvin). Quelle sera en effet notre « différence » à apporter au monde ? Est-ce toujours l'Amérique ou rien ? Mais pour quel prix ? Qu'est-ce qui ne va pas avec nous ? En réalité, qui sommes-nous ?

L'auteur américain écrit entre autres ce qui suit : « Les États-Unis, la puissance occidentale la plus influente en RDC, auraient pu (...) travailler avec des partenaires européens et des gouvernements régionaux concernés (en particulier le Rwanda, l'Angola, le Congo-Brazzaville et une Afrique du Sud hésitante). (...) Par conséquent, les États-Unis n'ont pas soutenu les déclarations de la Grande-Bretagne, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne lors d'une réunion du 11 janvier 2019 du Conseil de sécurité des Nations Unies ... » Bref, l'Amérique joue en solo. Même la France ne peut rien entreprendre au Congo sans l'aval du maître. Demain, on construira quelques routes, quelques petites écoles en 10 ans, pourvu que le nôtre soit placé à la tête de la boutique. Mon Dieu, c'est juste un cri, quel peuple ?

Quant à moi, j'ai conclu en paraphrasant Malcom X : « j'ai toujours pensé que je mourrai de mort violente, et j'ai fait tout mon possible pour m'y préparer » (Malcom X, « Le pouvoir noir » textes politiques réunis et présentés par George Breitman, traduit de l'anglais par Guillaume Carle, Éditions Découverte, 2002, 2008).

Likambo oyo eza likambo ya mabele... 🌍



Yuma, Wameso, le FMI et la Banque mondiale

André Wameso, directeur de cabinet adjoint du président Felix Tshisekedi Tshilombo, donne l'impression que la guerre raciste de prédation commencée vers les années 1990 serait déjà terminée et que le moment d'«avoir la latitude de pouvoir faire les choses autrement» avec «les forces dominantes du capital» est venu. C'est possible. Mais une bonne connaissance du fonctionnement des Institutions de Bretton Woods pourrait l'aider à ne pas rêver.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

La sortie médiatique d'Albert Yuma au micro d'Alain Foka a suscité beaucoup de commentaires dans les milieux kongolais. Plusieurs sont pertinents. Néanmoins, ils peinent à établir le lien entre la confiscation des ressources minières kongolaises par les entreprises multi et transnationales et la guerre raciste de prédation et de basse intensité menée contre le pays. Celui d'André Wameso au micro de Top Congo m'a paru être plus proche de la marche historique du pays. Pourquoi?

La question des rapports de force

André Wameso, directeur de cabinet adjoint du président Felix Tshisekedi Tshilombo, s'explique plus ou moins en ces termes : « Quand les Institutions de Bretton Woods nous demandent de mettre à disposition les actifs de la Gécamines ; soit dit en passant, c'est la raison fondamentale pour laquelle il y a eu la guerre contre le Maréchal Mobutu et la déstabilisation du pays. A la Conférence Nationale Souveraine, le Kongo réuni en conférence avait refusé de privatiser ses entreprises. Ça, il faut le dire. C'est historique. Quand nous étions obligés de le faire, puisque poussés par des puissances plus fortes que nous. Nous avions la latitude de pouvoir faire les choses autrement (...). Dire pas eux contre nous mais nous ensemble. »

Les propos d'André Wameso posent clairement la question des rapports de force (entre « eux » et « nous ») et du recours à la guerre pour torpiller des décisions prises souverainement par un pays voulant avoir la mainmise sur ses ressources du sol et du sous-sol.

« Nous étions obligés de le faire », affirme André Wameso. Au nom de quel principe du droit international cela a-t-il été fait ? D'où ces Institutions tirent-elles leur légitimité ? Elles n'ont pas le mandat d'un quelconque peuple. Au nom de quoi agissent-elles ? Au nom de la loi de la force et des orientations auxquelles obéissent « les huissiers du capital » que sont le FMI et la Banque mondiale. (Elles posent un problème sérieux du point de vue de la sémantique. Qualifiées d'international et de mondial, elles font facilement croire qu'elles

sont au service des peuples et non des forces du marché capitaliste. Lire « La grande désillusion » de Joseph Stiglitz peut constituer un bon début d'une cure sémantique!)

Est-ce possible « d'être obligés » et en même temps « d'avoir la latitude de pouvoir faire les choses autrement »? De « dire pas eux contre nous mais nous ensemble » ? « Nous qui » ? Les vassaux ? Qui est ce « nous » face aux forces dominantes du capital que servent « leurs huissiers » et « leurs petites mains » dans un contexte où la boussole éthique est inexistante et où l'assujettissement néocolonialisant est une option préférentielle ?

Les réalistes Kongolais et le choix du défaitisme

Dans ce contexte, le choix des compradores s'expliquent dans la mesure où ils doivent jouer le rôle de « sous-fifres » ou « négriers des temps modernes » en « coopérant ». « La kabilie » a joué ce rôle à fond. Certains membres de ce « sous-système » néolibéral et néocolonial sont devenus scandaleusement riches pour avoir assumé ce rôle au sein du réseau transnational de prédation. Les rapports des experts de l'ONU en témoignent. A titre illustratif, la lecture des rapports Kassem et Mapping édifie sur ce sujet.

Dans ce contexte, « les réalistes kongolais » soutiennent que, tant que les rapports de force nous sont défavorables, négocier avec « les huissiers du capital » et « les usurpateurs » comme le Botswana l'a fait, c'est déjà ça. Mais ce qu'ils n'avaient pas est que ce genre de négociations participe de la prise de pouvoir par ces « usurpateurs » dans les pays qu'ils convoitent, de la destruction de toute résistance politique, de la déstabilisation et de la destruction des Etats ; voir même de la mort des Etats et de la politique (avec l'appui de certaines instances onusiennes). Susan George, en écrivant « Les usurpateurs. Comment les entreprises transnationales prennent le pouvoir » (Paris, Seuil, 2014) est très claire sur cette question.

Dans un certain sens, « les réalistes kongolais » auraient fait le choix du défaitisme et/ou du fatalisme. Tous les pays faibles négocient

comme nous, disent-ils. Mais, ajoutent-ils, « le Kongo ne sera pas toujours faible ». Ils peuvent avoir raison...Encore faudrait-il qu'ils soient attentifs au mode opératoire de ces « usurpateurs ». Plusieurs pays qui se sont risqués sur cette voie défaitiste et/ou fataliste ont de la peine à retrouver le chemin de leur émancipation politique, de leur autonomie et de leur souveraineté. A plusieurs reprises, en France par exemple, il y a « des lanceurs d'alerte » qui sonnent le tocsin. Philippe de Villiers en est un. Il vient de publier, la peur au ventre, un livre abordant cette question et intitulé « Le jour d'après. Ce que je ne savais pas... et vous non plus ».

Le coup d'Etat permanent!

Pour revenir à André Wameso, il donne l'impression que la guerre raciste de prédation commencée vers les années 1990 serait déjà terminée et que le moment d'«avoir la latitude de pouvoir faire les choses autrement » avec « les forces dominantes du capital » est venu. C'est possible ! Mais une bonne connaissance du fonctionnement des Institutions de Bretton Woods pourrait l'aider à ne pas rêver. Au Kongo-Kinshasa comme dans plusieurs pays du monde, elles opèrent souvent « un coup d'Etat permanent ». André Wameso posant clairement la question des rapports de force aurait pu aller plus loin en proposant un changement de partenariat stratégique. Ce n'est pas en faisant toujours la même chose avec les mêmes personnes et les mêmes institutions que le pays arrivera à des résultats différents. En plus de cela, il aurait pu soutenir qu'un minimum de justice transitionnelle serait indispensable à ce pays si elle arrivait à dire la vérité sur le rôle joué par

“ Le choix des compradores s'expliquent dans la mesure où ils doivent jouer le rôle de sous-fifres ou négriers des temps modernes en coopérant. La kabilie a joué ce rôle à fond. Certains membres de ce « sous-système » néolibéral et néocolonial sont devenus scandaleusement riches pour avoir assumé ce rôle au sein du réseau transnational de prédation. Les rapports des experts de l'ONU en témoignent.

ces « usurpateurs » et leurs sous-fifres dans sa descente aux enfers. Sa refondation sur une éthique reconstructive saine en dépend.

En marge du Botswana, André Wameso pourrait aussi étudier d'autres exemples des pays s'étant émancipés de la tutelle des IFI comme la petite Bolivie (sous Morales et après lui). Dans ce petit pays, un grand mouvement populaire animé par Morales (et ses amis) a réussi à renverser les rapports de force entretenus par les forces dominantes du capital pour préserver la souveraineté et un usage public des revenus récoltés après la vente des ressources naturelles. Donc, renverser les rapports de force est possible. La Bolivie l'a fait. Au cours du règne de Morales, elle a su négocier raisonnablement sur le marché de ses ressources nationalisées avec les multinationales. Souveraine (et légitime) sur ses terres, la Bolivie gagnait 82% de l'exploitation de ses ressources par les multinationales et celles-ci 12%. 



Une guerre perpétuelle au cœur de l’Afrique et « le danger islamiste »

Le jeudi 13 mai 2021, quelque chose de curieux s’est passé à Kinshasa : un affrontement entre deux groupes de musulmans et des attaques dirigées contre « les policiers » ayant cherché à le stopper. Un policier a été tué et ceux qui l’achevaient crier « Allāhu ’akbar » (Dieu est grand) ! Curieux ! Cet affrontement intervient à la fin du Ramadan au moment où les « FARDC » sont en guerre contre « le terrorisme » des (faux) ADF à l’est du pays. Est-ce une pure coïncidence, un hasard ? Personnellement, je ne crois pas.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

La guerre perpétuelle et par morceaux se poursuit au cœur de l’Afrique. Elle a pour fondements le militarisme (et/ou la militarisation des instrumentalisés), le matérialisme et le racisme. Elle tient à maintenir « le statu quo » dans plusieurs « Etats », « Etats faillis », « Etats satellites » ou « non-Etats » de cette partie de l’Afrique en désorientant « le peuple inculte ». La vente d’armes ou leur mise à la disposition des « rebelles » contribue à la perpétuation de cette guerre.

« Le danger islamiste » sert à désigner un « faux ennemi »

Le dernier exemple en date est celui de la République Centrafricaine où « un mercenaire français » a été arrêté avec un arsenal impressionnant d’armes. Et « Strategika » commentant cette prise note ceci :

« Vu le profil de cet individu et son passage par le Mali, il était en service commandé pour déstabiliser le gouvernement centrafricain en encadrant, armant et conseillant des groupes rebelles financés par les mêmes commanditaires voulant la persistance du statu quo dans cette région du monde. » A

quoi sert « la persistance du statu quo » pour la France ? A préserver le contrôle de son « pré-carré colonial » là où l’actuel président de la République Centrafricaine cherche à changer de partenariat stratégique pour le bien de son peuple. Là-dessus, voici ce que « Strategika » écrit : « Après la guerre acharnée, voire frénétique, des trolls et des pseudonymes entre français et russes en Afrique centrale et au Sahel, voilà un autre épisode de la guerre des barbouzes qui oppose Paris à Moscou pour le contrôle de son dernier pré-carré colonial en Afrique et que l’intrusion russe, subite et inopinée, menace au plus haut point. »

Dans ce contexte de guerre perpétuelle, « le danger islamiste » sert à désigner un « faux ennemi » pour désorienter et/ou tromper les populations assujetties, soumises aux diktats des sous-fifres des « grandes puissances en guerre » et des transnationales ayant usurpé le pouvoir politique au profit du fait économique dominant au moment où la crise économique gagne de plus en plus les pays du Nord. Et là où, au cœur de l’Afrique, la lutte pour le retour à l’Etat-nation souverain et les possibles insurrections des consciences se font sentir, l’inimitié des « Etats profonds » au service de l’ultralibéralisme, du transhumanisme et du

globalisme se fait de plus en plus sentir. Les pays menacés par cette inimitié devraient écouter ce conseil d’Eric Montana : « Il ne faut jamais sous-estimer un ennemi, surtout s’il a tout à perdre en cas de vraie révolution. Les révolutions colorées tout comme les attentats sous faux drapeau n’ont qu’un seul but : tromper le peuple en l’orientant vers un faux ennemi, un ennemi qu’on aura pris soin de fabriquer patiemment pendant des années, en le diabolisant (...) »

“ **Dans ce contexte de guerre perpétuelle, « le danger islamiste » sert à désigner un « faux ennemi » pour désorienter et/ou tromper les populations assujetties, soumises aux diktats des sous-fifres des « grandes puissances en guerre » et des transnationales ayant usurpé le pouvoir politique au profit du fait économique dominant au moment où la crise économique gagne de plus en plus les pays du Nord.**

L’Afrique en général et l’Afrique centrale en particulier sont continuellement en danger

Dans le contexte de l’Afrique centrale, « le faux ennemi patiemment fabriqué », ce sont « les rebelles », « les petits Etats proxys », « les faux militaires corrompus » ayant infiltré les différentes armées, etc. « Le véritable ennemi » s’en sert tout en restant tapi dans les coulisses, en faisant des sorties médiatiques

pour donner l'impression de soutenir les populations meurtries ou en organisant de temps en temps « un monologue » comme celui que Mufoncol Tshiyoyo a décrié il y a quelques jours.

Etre attentif à ce mode opératoire est essentiel pour les consciences patriotiques éveillées et les populations africaines cherchant à résister contre la désorientation orchestrée par « les nègres de service » jouant aux « garants de la sécurité populaire ». En effet, l'Afrique en général et l'Afrique centrale en particulier sont continuellement en danger. L'ambassadeur chinois au Kongo-Kinshasa, Zhu Jing, a tweeté là-dessus en écrivant ceci : « La RDC et l'Afrique ne doivent pas être le champ de bataille des puissances. Soyons vigilants à ceux qui crient aux combats et cherchent à créer de l'hostilité. »

Ce tweet est un commentaire d'un article du journal Le Potentiel intitulé « Felix Tshisekedi entame un bras de fer avec la Chine sur les contrats passés avec Kabila ». Cet article est aussi un commentaire d'un tweet de l'ex-ambassadeur des USA dans les Grands-Lacs

Africains comme l'indique son introduction : « L'envoyé spécial des États-Unis dans la région des grands lacs sous l'administration Trump, Peter Pham, a dans un tweet indiqué que l'actuel président congolais, Félix Tshisekedi, « a entamé un bras de fer avec la Chine sur les contrats passés avec l'ancien chef de l'État, Joseph Kabila », qui était un fervent allié du pays de Mao Zedong. Selon ce diplomate, « ces accords sino-congolais ont des clauses qui sont jugés contraires aux intérêts de la RDC ». » (Peter Pham est cet américain qui plaidait en 2012 pour la scission du pays de Lumumba. Lire Les Grands Lacs africains ont un nouvel envoyé spécial US. Qui est-il ?)

La guerre perpétuelle raciste et de basse intensité se poursuit

Ces deux tweets sont plus que clairs sur les enjeux géopolitiques et géostratégiques face auxquels le pays de Lumumba est placé. Certains combats et certaines batailles visibles et invisibles sont directement ou indirectement liés à ces enjeux. Dans un article intitulé «

Comprendre la posture de Félix Tshisekedi à l'égard de la Chine », Patrick Mbeko en fait une lecture très intéressante.

Commentant le tweet de l'ambassadeur chinois publié sur mon mur Facebook, Mufoncol Tshiyoyo interpelle les consciences critiques éveillées en ces termes : « L'affrontement, si seulement il devait y en avoir un entre ces puissances au Congo, serait possible le jour où les impérialistes de tous bords perdraient de l'opportunité de fabriquer et d'entretenir des supports nègres au Congo.

L'autonomie congolaise, la volonté pour le Congo d'exister par lui-même, déclencherait la guerre. Dans le cas contraire, la Chine comme ses « alliés » occidentaux racontent des bobards juste pour distraire un « peuple inculte », expression peuple inculte empruntée de Michel Onfray. »

Dans l'entre-temps, la guerre perpétuelle raciste et de basse intensité se poursuit par des proxys interposés et la désignation du « faux ennemi » sert à cacher les vrais enjeux aux populations désorientées menacées par leur extermination. 🇷🇺

L'homme à la muselière, dernière invention d'un «Occident» arrogant à l'heure de son crépuscule...



« La Fin de l'histoire et le dernier homme » signifiait exactement la fin de l'Occident, la fin de son règne. Bien qu'aucune voie de la sagesse et de l'intelligence ne l'admît ou n'a su la lire dans ce sens.

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

L'avènement de l'homme à la muselière fut quasiment annoncé. Aujourd'hui, la surprise feinte n'étourdirait que quelques fanatiques et d'autres chantres du même acabit. Pourtant, Fukuyama, à l'époque déjà, en avait jeté les bases à travers sa « théorie », longuement célébrée en Occident et enseignée dans des universités à travers le monde sous l'enseigne lumineuse de « la Fin de l'histoire et le dernier Homme ».

Tout brûler, jusqu'à l'effacement des mémoires

Avec le temps, on se demande qui s'en souvient encore devant la réalité imposée par des faits. Nous sommes en 1992. Et le triomphalisme battait son plein. L'arrogance de l'invincibilité d'un Occident annoncé toujours « vainqueur » surchauffait des esprits. Cependant, des « utopistes » de notre nature, dont la particularité reste quand même la perception de l'invisible, voyaient venir l'irrésistible tyranique. Quand des « réalistes », aveuglés par des sentiments de leur insolence,

n'appréhendent à peine la réalité échappant à l'intelligence humaine corrompue. Souvent, le réveil est tardif alors que le monde est passé de conséquences à des phénomènes nouveaux et d'un autre genre. « La Fin de l'histoire et le dernier homme » signifiait exactement la fin de l'Occident, la fin de son règne. Bien qu'aucune voie de la sagesse et de l'intelligence ne l'admît ou n'a su la lire dans ce sens. Si l'homme annoncé de Fukuyama fut le dernier, et par dernier on entend le dernier de tout, voire de la classe, le pire spécimen qui reste de ce qu'il y avait de l'humanité, de l'humain, on pourrait se demander ce qui survivra après, après lui.

Après le dernier, le vide prend le dessus. Le spécimen occidental de l'homme, qui après avoir longtemps dominé le monde, n'était plus capable de rien ni de rêves ni d'imaginations. Ainsi, Il collaborait à sa propre désintégration. Il ne lui restait qu'un simple détail : tout brûler, jusqu'à l'effacement des mémoires afin de ne pas permettre à l'ordre multipolarité naissant de tirer avantage de ce qui a été construit et démarrer ainsi sur les chapeaux de roues.

Un signe visible de la matérialité de « la fin de l'histoire »

Dans l'entretemps que nous enseigne le port de la muselière par le dernier homme ? La muselière a toujours couvert la totalité du museau du chien. La chienne ou le chien en muselière que l'on rencontre souvent dans des promenades qui sont accompagnées de leurs maîtres n'aboient. Ils obéissent au doigt et à l'œil du maître. Privés de toute liberté, les chiens à la muselière ne déterminent ni la direction ni la durée non plus de la promenade où les maîtres les conduisent au gré de vague jusqu'à ce que l'énergie de la bête ne l'épuise totalement. On n'est pas loin de la réalité imposée à l'homme à la muselière. Le front de son visage dégage de l'angoisse en permanence.

Le comble, c'est qu'on le rencontre partout même dans des temples où est censée régner la raison : dans les couloirs des universités, dans des lycées (professeurs comme étudiants, femmes de nettoyage). Tout passe. Toutes les professions confondues sont touchées: médecins, journalistes, « présidents » de la république. ; Également de toutes les générations : vieux, jeunes, enfants, masculin comme féminin : hommes et femmes, transgènes... Bouche désormais fermée et dorénavant en mode muselière. N'est-ce pas là un signe visible de la matérialité de « la fin de l'histoire » ?

L'« homme à la muselière » n'ouvrira plus jamais sa bouche marquée définitivement par le port de la muselière : l'inconnu. Le comble, c'est que l'on trouve même du plaisir à en fabriquer de luxe. Le genre de ce que portent la plupart des chefs d'État africains. Non seulement la peur, mais la muselière portée par une âme marquée à jamais par l'angoisse rend encore sa communication inaudible. En d'autres termes, elle lui intime l'ordre de se taire : « tais-toi, alors définitivement ». Au Congo, avec ou sans muselière, même de luxe, la bouche demeure toujours cousue.

Likambo oyo ekosuka mabe... 🇷🇺



Le Kongo-Kinshasa, identité et altérité

Dans plusieurs de ses dernières vidéos, Israël Mutombo, le patron de « Bosolo na politique » essaie de mettre sur la place publique les cartes de différentes provinces de l'arrière-pays. Il rend compte de ses tournées en provinces. Il organise des émissions avec certains « députés provinciaux ». Ceux-ci soutiennent publiquement que l'arrière-pays se meurt. Plusieurs « élites politiques », affirment-ils, l'ont abandonné. Ils lui ont préféré la ville capitale Kinshasa et les « mikili ». Et de Kinshasa, ces « élites politiques » organisent des vacances pour leur progéniture « na mikili » où certaines ont acheté des biens et où ils se sentent bien. Tous ou presque ont oublié leurs terres-mères.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Dans un pays où plusieurs compatriotes s'accusent d'être « tribalistes » depuis plus de six décennies, comment expliquer cet abandon de l'arrière-pays par « les tribalistes » toutes tendances confondues ? Pourquoi y a-t-il déracinement, dépaysement et exil ? Y a-t-il réellement déracinement et dépaysement ? A partir de quelle période historique ce triple phénomène aurait-il commencé à s'imposer dans l'imaginaire kongolais ? Pourquoi « les tribalistes » ne participent-ils pas à la construction de leurs villages et de leurs cités ? Les ont-ils réellement « habités » ? Est-ce réellement leur « chez soi » ? Non, pour les aliénés !

Le Kongolais est un humain

Franchement, répondre à toutes ces questions

est un dur labeur. Un petit article ne suffirait pas. Même pas un livre. Néanmoins, il est possible de partir d'une certaine approche ontogénitico-anthropologico-philosophique pour tenter de bribes de réponses et susciter une réflexion de fond. Le Kongolais est un humain. Telle est son identité originaire. Pour avoir vécu plusieurs siècles de « vol de l'histoire », de traite négrière, de colonisation, de néocolosation, survivant le mieux qu'il le pouvait, le Kongolais semble avoir cru que renoncer, à cette identité, à « son bomoto » était normal.

« Le vol de l'histoire » a fait coïncider son existence en tant qu'humain avec la rencontre de l'autre, du « venu-d'ailleurs ». Ce « vol de l'histoire » a mis en doute son identité originaire, l'a coupé de ses racines ancestrales et culturelles humanisantes. Il l'a coupé de

sans culture traditionnelle dans ce qu'elle a profondément de « barrière civilisationnelle ». La traite négrière, la colonisation et la néocolosation en tant que paradigmes négatifs de néantisation et d'indignité l'ont davantage déstructuré anthropologiquement. Ces paradigmes l'ont plongé davantage dans un processus de régression anthropologique zombifiante.

Une étude suffisamment (complémentaire)

“ Aller vers autrui se fait à partir d'une terre, d'une tribu, d'une culture, seul et/ ou avec ses potes. Et la rencontre de l'autre dans son altérité peut être enrichissant de ses différences et de ses ressemblances tribales ou culturelles. Elle peut générer de la confiance, de l'indifférence, de la méfiance et/ou de l'hostilité eu (aussi) égard au cadre où elle se déroule et le minimum d'éthique qu'elle respecte. Le conflit et l'hostilité peuvent se rencontrer au cœur d'une même famille, d'un même clan ou d'une même tribu.

détaillée est menée sur cette question par Emmanuel Kabongo Malu. Elle est intitulée « Décadence et disparition du congolais comme peuple historique : analyse phénoménologique de l'identité collective perdue » (dans J.

KANKWENDA MBAYA et F. MUKOKA NSENDA, La République Démocratique du Congo face au complot de balkanisation et d'implosion, Kinshasa, 2013, p.357-391)

Evoquer «le vol de l'histoire» et ces autres paradigmes négatifs ne signifie pas s'engager dans un processus de recherche des boucs émissaires. Non. C'est essayer, tant soit peu, d'effectuer un arrêt et se poser la triple question – qui sommes-nous ?, d'où venons-nous ?, où en sommes-nous? – avant de poursuivre la marche collective pour un avenir riche de ses possibles. « Le vol de l'histoire » a conduit le Kongolais à oublier qu'ontogénétiquement, il est un « Muntu », un humain pour soi, avec soi et pour et avec autrui, ayant besoin des marqueurs dignifiant son humanité. Aussi, chaque fois qu'il s'est retrouvé coupé d'autrui, s'est-il rendu compte de ceci : « Nkaya nlutatu, babidi mbapite » (Etre seul c'est souffrir, être deux c'est dépassé cela, c'est mieux). Ontogénétiquement, son expérience et son identité premières sont celles d'un humain se recevant d'autrui et n'étant mieux dans sa peau qu'avec autrui dans son élan de répondre à ses désirs humanisants.

Aller à la rencontre de l'autre

Se recevoir d'autrui, cela se fait à partir d'une portion de terre, d'un foyer, d'un couple, d'une famille, d'un clan, d'une tribu et d'une culture. Tel est le lieu de son premier enracinement et de ses premiers apprentissages ; des premières modalités de la réalisation de sa seconde identité d'un humain venant de ... Se mouvoir pour aller à la rencontre de l'autrui porte les marques de ce lieu du premier enracinement. Souvent, aller vers autrui se fait dans la compagnie de ses compères (ou ses commères). Aller à la rencontre de l'autre s'apprend à partir de chez soi et/ au cours de certains contacts (ou apprentissages) rendus possibles par culture autour du feu (ou dans un bosquet initiatique), par le marché, par le mariage, par le conflit, par le voyage (mobilité), etc. Partir dans le voyage de la vie sans cet apprentissage peut être handicapant du point de vue de l'approche de l'altérité. Il semble, aux dires de certains psychiatres et psychothérapeutes, que plusieurs socio et psychopathes l'ont loupé. Soit !

Donc, aller vers autrui se fait à partir d'une terre, d'une tribu, d'une culture, seul et/ ou avec ses potes. Et la rencontre de l'autre dans son altérité peut être enrichissant de ses différences et de ses ressemblances tribales ou culturelles. Elle peut générer de la confiance, de l'indifférence, de la méfiance et/ou de l'hostilité eu (aussi) égard au cadre où elle se déroule et le minimum d'éthique qu'elle respecte. Le conflit et l'hostilité peuvent se rencontrer au cœur d'une même famille, d'un même clan ou d'une même tribu. La sagesse luba le savait quand elle stipulait : « Balela kabasuanganyi, nansha balela kua mukaji umue. » (Les apparentés qui ne s'aiment pas même s'ils sont nés d'une même mère!) Elle

“ **Les guerres négrières, coloniales et néocoloniales portées par le matérialisme, le militarisme et le racisme (et/ou la ségrégation) se sont menées avec la complicité des « élites » compradores kongolaises et/ou les ont instrumentalisées. Elles les ont opposées les unes aux autres en cachant les intérêts basement matériels qu'elles visaient. Cette opposition diabolique a rejailli sur leurs tribus au point d'en faire des références identitaires à diaboliser.**

savait que le cœur humain peut céder au conflit ! (Matandu mmena ku moyo kuenda, enseignait-elle!)

En société, la confiance naît surtout là où un minimum d'interdits est partagé et respecté : l'interdit d'homicide, l'interdit de mensonge et l'interdit d'inceste. (Les Baluba en parlent en termes de luzanzu ou mikandu c'est-à-dire les limites à ne pas franchir pour rendre la vie avec autrui possible).

L'influence de ces paradigmes négatifs et d'indignité

Là où règnent des liens antagonistes surgit le conflit souvent porté par une violence diabolique ne pouvant être apaisée que par un renversement des rapports de force. La palabre, les masambakanyi, le looso et le kinzonzi peuvent aider. Il arrivait que cela advienne après un sang versé. Dans ce contexte, les Baluba disaient ceci : « Batapa watapa kunangidi kuadia bena mbuti » (On blesse blesse sans tenir compte de l'intervention des (juges) mangeurs des chèvres (en vue de la réparation)).

Aller à la rencontre de l'autre riche (et/ou pauvre) des apports de sa tribu et de sa culture est une des choses les plus normales au monde dans la mesure où, en dehors des conflits meurtriers, cela permet un apprentissage et un enrichissement interculturel. N'être jamais sorti de chez soi pour aller à la rencontre de l'autre peut être appauvrissant. Cela peut enfermer dans certains préjugés et dans certains racontars. Ceux-ci peuvent provoquer le recroquevillement sur soi, l'indifférence ou le rejet de l'autre et de sa tribu.

Au Kongo-Kinshasa, l'approche de l'autre a subi, au cours de l'histoire, hormis ses démons intimes, l'influence des théories racialistes, de la catégorisation des tribus et de leur l'opposition les unes aux autres au cours de la traite négrière, la colonisation et la néocolonisation.

Le déracinement et le dépaysement en sont aussi les fruits. Arrachés à ses terres, à ses ancêtres et à ses dieux (Lire « Discours sur le colonialisme » d'Aimé Césaire), le Kongolais a commencé une vie faite d'errance et d'errements sous l'influence de ces paradigmes négatifs et d'indignité. Cela se poursuit.

Les guerres négrières, coloniales et néocoloniales portées par le matérialisme, le

militarisme et le racisme (et/ou la ségrégation) se sont menées avec la complicité des « élites » compradores kongolaises et/ou les ont instrumentalisées. Elles les ont opposées les unes aux autres en cachant les intérêts basement matériels qu'elles visaient. Cette opposition diabolique a rejailli sur leurs tribus au point d'en faire des références identitaires à diaboliser. Cette opposition diabolique a servi et sert encore « la politique du diviser pour régner » chère aux « maîtres du monde et à ceux qui leur obéissent ».

Dans ce contexte historique, politique et social dominé par un système promouvant les paradigmes de néantisation et d'indignité, les marqueurs du « Bomoto » font cruellement défaut. La sécurité, la stabilité, le travail, la tranquillité, la justice, la paix, le partage, la responsabilité, etc. font cruellement défaut.

Sortir de la violence diabolique

Dans ce contexte, l'identité originaire kongolaise, son « BOMOTO » réclame ses droits. Elle cède pas toujours et partout toute la place à son identité seconde (kongolaise). Elle a besoin, pour son épanouissement, que les marqueurs de la dignité susmentionnés soient réellement rendus effectifs. En conséquence, certains kongolais rentrés dans la résistance contre ce système mortifère luttent depuis plusieurs siècles sur place en restant collés à leurs terres-mères. D'autres survivants à ce système s'exilent-pour sauver l'humain en eux- ou sont exilés au nom de leur lutte pour sauver en eux leurs identités originaire et seconde. D'autres encore font des va et vient entre le pays et leurs lieux de survie, etc. Plusieurs, bien qu'étant loin de leurs terres-mères les portent en eux-mêmes et les servent le mieux qu'ils peuvent. Il y en a même qui militent pour une identité constitutionnelle plurielle. Ils voudraient éviter, plus à raison qu'à tort, que leurs identités plurielles soient réduites à une seule, la kongolaise.

Ceux-ci ont peut-être compris que l'interculturalité peut être une richesse et qu'aller à la rencontre de l'altérité permet de mieux se connaître et de rendre compte qu'on n'est pas seul au monde ainsi que du fait que la terre entière est une maison commune sur laquelle des humains dignes et des Etats réellement souverains peuvent coopérer et fraterniser dans le respect de leurs différences, des principes et règles partagés sans exclure la possibilité de céder à la violence diabolique.

Sortir de la violence diabolique dans laquelle le Kongo-Kinshasa est une question profondément historique, culturelle, ontogénétique, éthique, anthropologique et philosophique. Effectuer un parcours éducationnel et info-formé en ces matières peut sérieusement dépanner. Telle est mon hypothèse. Critiquable, bien sûr. Le pays a trop abandonné la théorisation des questions vitales au nom de « l'actualité politique » quelque fois abrutissante, abêtissante, assujettissante et abâtardissante. 🇷🇵



Pourquoi Fatshi ne comprend-t-il pas « le pourquoi » ?

« Je ne comprends pas pourquoi des gens meurtris, affamés, frappés par le chômage et tous genres de calamités chantent à notre gloire alors qu'ils devraient nous exiger plus comme c'est le cas en occident », dixit Félix Tshisekedi.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

La normalisation de l'anormal par des compatriotes ayant été formatés par la dictature mobutuïenne pendant plus ou moins trois décennies et la poursuite de cette œuvre destructrice par « Mobutu light », l'assujettissement des kongolais par des « politiques » et des discours pervertis ont été certaines de ces hypothèses avancées ainsi que la possibilité du déformatage des têtes, des cœurs et des esprits. J'ajoute le fait que cet assujettissement longtemps entretenu peut produire des « dégénérés », sans repères, sans ancrage solide et acceptant d'être gouvernés par des criminels et des bandits.

La dégénérescence des populations

Ce phénomène n'est pas que kongolais. Il serait en train de se mondialiser au point de pousser un Français, Eric Montana, à poser cette question, eu égard à ce qui se passe dans son pays : « Et c'est parce que nous sommes devenus un peuple de dégénérés, que nous acceptons d'être gouvernés par des malfaiteurs, des affairistes, des corruptibles, des criminels sans même réagir ? Ces malfaiteurs qui conduisent notre peuple vers l'abîme, notre économie vers la faillite, nos commerçants et artisans à la ruine, les familles au désespoir, nos anciens au cimetière (...) »
Donc, la régression et/ou l'appauvrissement anthropologique que Fatshi béton ne comprend pas ou refuse de comprendre au cœur de l'Afrique participerait de la dégénérescence des populations pendant de plus en plus leur qualité de « peuple » et de « citoyen » pour être réduites au rang des consommateurs compulsifs sur le marché de biens matériels et de discours dévoyés. Ne pas comprendre cela, refuser de le comprendre ou manifester la volonté de ne pas le comprendre peut questionner le sens de l'engagement politique de Fatshi béton. Qu'est-il allé faire en politique s'il est incapable de comprendre la régression anthropologique dont souffrent plusieurs de ses compatriotes ? Est-ce possible de prétendre être au service des populations dont on ne comprend pas les questions essentielles face auxquelles elles sont placées depuis plus de soixante ans ? Il me semble que non. Il se pourrait aussi que Fatshi béton refuse de comprendre les causes profondes de cette régression anthropologique pour éviter d'avoir des problèmes avec « les

décideurs ». Ou tout simplement pour éviter d'être du côté de ses compatriotes qui voudraient y trouver des réponses en lisant et/ou relisant, consciencieusement, sagement et lucidement l'histoire du pays de ses soixante dernières années.

Les preuves du refus du renversement des rapports de force

Pourtant, s'il accepte de le faire, il pourrait s'engager sur la voie du renversement des rapports de force par le nombre. Car c'est de cela qu'il s'agit prioritairement : renverser les rapports de force entre le réseau transnational de prédation (fondé sur le mensonge et le crime) et les masses kongolaises chosifiées, tuées gratuitement comme le dirait mon ami Juan Carrero (Rwanda-RD Congo 1990-2021: L'humanité a beaucoup à perdre dans cette grande tragédie avec des caractéristiques uniques dans l'histoire).

Quelles peuvent être les preuves de ce refus du renversement des rapports de force ?

Il y a, entre autres, le choix de Paul Kagame comme « partenaire fiable », la non-initiation jusqu'à ce jour de l'audit de l'armée pour en extirper les infiltrés, la longue attente de la mise en place de la justice transitionnelle, l'accès des « émissaires des décideurs » aux « forces armées kongolaises », les incursions de l'armée rwandaise sur le sol kongolais, le prochain retour de cette armée sur les terres de Lumumba aux côtés des FARDC, l'acceptation de « la fausse thèse » de la guerre contre le terrorisme, etc.

Ces preuves et bien d'autres pourraient donner raison à Mufoncol Tshoyoyo lorsqu'il invite à passer de la question de la non-compréhension de Fatshi à celle de la nature du pouvoir-os qu'il sert. Et voici comment il la repense : « La même question se reposerait autrement. Pourquoi vouloir de la compréhension là où normalement la nature du pouvoir-os l'exclut ? Est-ce le fait de vouloir à tout prix croire à un miracle, parce que la masse se montre influençable ou on est bien là en face de quelque faiblesse de nature humaine ? Et pourquoi pas ? »

Partageant cette approche, il me semble qu'il ne servirait pas à grand-chose de chercher à comprendre pourquoi Fatshi béton ne comprend pas. Il serait plus que temps de tenter par d'autres moyens la lutte pour le

renversement des rapports de force. Repenser la lutte idéologique kongolaise est indispensable. La repenser à partir de certaines figures de la pensée politique kongolaise. Lumumba est en une d'indépassable!

S'y atteler en restant attaché aux mouvements et/ou organisations soucieux de travailler ensemble à la consolidation de la cohésion nationale, à l'émergence d'un leadership et d'un projet de société collectifs afin d'engager nos populations chosifiées dans un processus de leur transformation en « peuple ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire engager la bataille de la souveraineté kongolaise sur tous les plans.

“ Que Fatshi béton comprenne ou pas les causes profondes de la régression et/ou de l'appauvrissement anthropologique dont des millions de ses compatriotes sont victimes, cela ne change rien au travail de la masse critique kongolaise en marche et éprise de la culture du BOMOTO en tant que « barrière civilisationnelle ».

Des voies à abandonner ou à relativiser...

En effet, « le peuple n'est peuple qu'autant qu'il est souverain : il se donne l'être en affirmant sa volonté. Hors quoi, il n'y a que la multitude, et rien n'est moins démocratique qu'une multitude. Le 'gros animal' préfère les démagogues ; c'est pourquoi les citoyens doivent résister au gros animal. Les démocraties n'échappent au populisme que par cet effort en chacun de penser. » Et il ajoute : « Il faut donc faire de la politique, et l'on ne peut en faire qu'à plusieurs : s'informer, réfléchir, discuter, s'organiser, agir. » (Extraits d' A. COMTE-SPONVILLE, L'amour la solitude, Paris, Albin Michel, 2000, p.44-45)

Il y a donc une lutte à mener afin que « la multitude » de fanatiques, de tambourinaires, de thuriféraires et d'applaudisseurs se (re) convertisse en « peuple », en une bonne masse critique. C'est elle qui renversera les rapports de force. Au cœur de cette lutte, il y a des voies à abandonner ou à relativiser. Celles conduisant à focaliser toute l'attention d'un plus grand nombre sur des individus ayant signé des « pactes » avec « les décideurs » et partisans du culte de la personnalité. Cela d'autant plus que le nouvel imaginaire politique à créer et/ou à inventer doit pouvoir renoncer au leadership individuel au profit du leadership collectif.

De plus en plus, j'ai la nette impression que quelque chose de bon, de vrai, de bien et de juste est en train de naître dans les cœurs et les esprits de plusieurs filles et fils du pays de Lumumba. Des minorités organisées et éveillées travaillent et font tâche d'huile. Elles n'acceptent plus que les millions des morts kongolais soient considérés comme des simples « dégâts collatéraux » du génocide rwandais. Des organisations citoyennes fondées sur (la prise de) « la conscience » de l'identité collective kongolaise voient le jour et s'associent aux autres. Il y a là quelque chose qui sourd du silence réfléchi kongolais... A moyen et long terme, les signaux d'un Kongo-Kinshasa différent pourraient être donnés... Il me semble...

Donc, que Fatshi béton comprenne ou pas les causes profondes de la régression et/ou de l'appauvrissement anthropologique dont des millions de ses compatriotes sont victimes, cela ne change rien au travail de la masse critique kongolaise en marche et éprise de la culture du BOMOTO en tant que « barrière civilisationnelle ». 🇷🇵



Le philosophe Kalala et les vecteurs de la «ndombolisation des cerveaux» au Kongo-Kinshasa

Jean Goubald Kalala est inquiet. Il a même envie de pleurer. Il pose des questions d'un observateur averti de la vie quotidienne de ses compatriotes. Il dit : « Le Kongolais ne lit pas. Le Kongolais hante quelle pensée ? Quelle pensée hante le Kongolais ? Quelle est la musique qui forge le Kongolais ? »

PAR JEAN-PIERRE MBELU

En écoutant attentivement ses échanges avec les journalistes youtubeurs kongolais, une chose saute aux yeux : il critique sévèrement la musique de son pays, le théâtre télévisé et le vide du contenu que ses compères artistes musiciens donnent à leurs œuvres. A ses yeux, le talent sans un grand travail de l'intelligence ne vaut absolument rien. Donc, pour lui, la musique au contenu pauvre et le théâtre lobotomisant servis à ses compatriotes à longueur des journées dans un pays où le système éducatif est « tué » sont des vecteurs de la « ndombolisation des cerveaux », de l'abrutissement ou de « l'imbécilisation collective ».

La question de l'aventure ambiguë

Le philosophe Kalala estime que les artistes musiciens, « héritiers » de l'école coloniale, étaient mieux outillés que ses compères. Il cite même l'exemple de Kabasele Grand Kallé et le contenu de son disque (intitulé) « Ebale Ya Congo ». A ce point nommé, il serait possible de lui reposer la question de « l'aventure ambiguë » liée à « l'école de l'autre ». « Ce que les nègres y ont appris vaut-il ce qu'ils ont oublié ? »

L'un de ses échanges répond à cette question

lorsqu'il ne comprend pas que « la foudre » (nkuba, kansonda) et les « mbasu » ne sont pas mis à profit dans la guerre opposant le Kongo-Kinshasa au « petit pays de mille collines ». Pourquoi ce « savoir ancestral » a-t-il disqualifié à « l'école de l'autre » ?

Il y a plus. L'éthique ancestrale et ses interdits facilitant « le bien vivre » ou « le vivre en commun » sont de plus en plus foulés au pied par les « héritiers de cette école ». L'interdit d'homicide, l'interdit du mensonge (et du vol) et l'interdit de l'inceste sont constamment violés ! « L'ambiguïté de cette aventure » écolière devrait pousser « les bana » dont il parle à penser à la refondation de l'école. Il en va de même des églises qu'il pourrait fermer s'il était un jour Président de la République. A ses yeux, elles sont « l'opium du peuple ». Elles aussi auraient un peu plus besoin d'être refondées que d'être purement et simplement fermées. La liberté de culte oblige !

La narration dominante vend «la chair»

D'ailleurs, la relecture qu'il fait des textes bibliques attestent que les églises peuvent être les véhicules d'une certaine sagesse et d'une certaine spiritualité. Exiger par exemple que tous les pasteurs de toutes les églises aient,

au minimum, étudié pendant au moins trois ans l'herméneutique, l'exégèse, les langues bibliques, la philosophie du langage, la philosophie analytique, la critique littéraire, etc. serait un bon début.

Cela étant, la refondation de l'école et de l'église tout comme « la remise des cerveaux à l'endroit » passent par le contrôle de la narration dominante au cœur de la société kongolaise. A entendre le philosophe Kalala, la narration dominante vend « la chair » et non « le cœur » et « l'intelligence ».

En fait, ses compères artistes musiciens, à travers plusieurs de leur clips, ne font que cela. Ils vendant la narration matérialiste dominante de la réussite. Ils font défiler belles filles, champagnes, grosses baignoires, belles villas, avions, les belles villes occidentales, etc. Cette narration matérialiste dominante corrompt « les cœurs », « les esprits » et « les têtes ». Elle prépare les têtes lobotomisées à vendre leur âme. Il y a là des terrains où un travail spirituel et culturel sérieux doit pouvoir être abattu. L'un de nos articles y est consacré.

“ Mais comment contrôler cette narration hégémonique dominante dans un pays pris dans le piège de la mendicité collective, où « les autorités (im)morales » sont aux ordres du capital et à ceux de ses fondés de pouvoir dénommés décideurs ?[...] La refondation de l'école et de l'église tout comme la remise des cerveaux à l'endroit passent par le contrôle de la narration dominante au cœur de la société kongolaise.

Comment contrôler cette narration hégémonique dominante ?

Et aussi un travail de contrôle étatique et souverain. Mais comment contrôler cette narration hégémonique dominante dans un pays pris dans le piège de « la mendicité collective », où « les autorités (im)morales » sont aux ordres du capital et à ceux de ses fondés de pouvoir dénommés « décideurs » ? Kalala répond : en confiant ce pays aux penseurs et aux autres « culturels » ! Comment faire ? En se fiant aux « élections-pièges-à-cons » organisées par ces mêmes « autorités » dans « une néocolonie » ? Ces « élections » au cours desquelles il avoue être victime du vol de sa « députation » ?

En écoutant ses derniers échanges, je n'ai pas pu avoir des réponses suffisamment claires à ces questions. Néanmoins, je sais qu'il est, avec Serge Gontcho, membre d'un mouvement citoyen (en marche) dénommé Conscience Nationale en Action (CNA). Il est possible que ce mouvement apporte sa pierre à cette recherche de réponses. Cela étant, sa préoccupation au sujet de la perte de l'âme humaine et kongolaise au cœur de l'Afrique, de « la mendicité collective », de la non-exploitation des capacités de créativité, d'imagination et d'inventivité par des compatriotes priant en disant que « Nzambe akosala » devrait être partagée par « les bana », ces « minorités éveillées », patriotes et souverainistes, luttant pour l'avènement d'un Kongo-Kinshasa plus beau qu'avant. Oui, « les bana » sont là. Ils existent et n'ont pas renoncé à la lutte. 🇷🇵

Le terrain et les terrains ignorés et/ou oubliés au Kongo-Kinshasa



Les actions dites « concrètes » ne doivent-elles pas impliquer des efforts énormes de déformatage et de reformatage des « têtes », des « cœurs » et des « esprits » indispensables à la réinvention d'un autre Kongo-Kinshasa et à la production d'un autre imaginaire au cœur de l'Afrique ?

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Des compatriotes de la diaspora congolaise essaient de penser et d'écrire, depuis plus de deux décennies, l'histoire, la politique, la géopolitique et la géostratégie de la guerre raciste de prédation et de basse intensité imposée à leur pays ainsi que les dangers de déstructuration culturelle, de balkanisation et d'implosion auxquels ce pays est perpétuellement exposé. Ils écrivent des articles, des livres et organisent des webinaires en s'interconnectant avec leurs frères et sœurs vivant sur « terrain ».

Quel est ce terrain des actions concrètes ?

Leur travail d'écriture est différemment apprécié par leurs lecteurs. Il y en a de plus en plus qui le lisent et le relaient. D'autres se servent des occasions créées par les webinaires pour véhiculer la bonne information et organiser des rencontres en présentiel afin de créer des liens intersociaux que ne facilitent pas toujours l'interconnexion virtuelle. D'autres encore achètent les livres, les lisent, en font des recensions et partagent autour d'eux. D'autres enfin sont des critiques sévères de ces écrits. Ils les réduisent aux « simples paroles » sans quelque efficacité que ce soit sur « terrain ».

Quel est ce « terrain » des « actions

concrètes » ? Pour eux, c'est le Kongo-Kinshasa. N'y a-t-il que ce « terrain » où des « actions concrètes » peuvent être menées ? Qu'entendent-ils par des « actions concrètes » ? Des actions (mécaniques, techniques et/ou technologiques) transformatrices du milieu de vie ? C'est possible ! Ils peuvent, dans un sens, avoir raison.

Est-ce suffisant pour négliger, ignorer et/ou oublier les autres « terrains » que sont « les têtes », « les cœurs », « les esprits » et « les cerveaux » ? N'y aurait-il pas un travail spirituel de « décolonisation » du monde commun par le matérialisme (technologique) à abattre sur le temps long au Kongo-Kinshasa ? Les actions dites « concrètes » ne doivent-elles pas impliquer des efforts énormes de déformatage et de reformatage des « têtes », des « cœurs » et des « esprits » indispensables à la réinvention d'un autre Kongo-Kinshasa et à la production d'un autre imaginaire au cœur de l'Afrique ?

Comment, ces compatriotes en sont-ils arrivés à ignorer, à négliger et/ou à oublier ces autres « terrains » ? Peut-être par manque de politique culturelle au pays de Lumumba ! Ils auraient été avertis en lisant un auteur comme Antonio Gramsci !

Or, « Gramsci, à propos de l'hégémonie culturelle, disait que si vous occupez la tête des gens, leurs cœurs et leurs mains suivront. Le

système dominant n'a pas oublié cette leçon et a créé une nouvelle narration de l'histoire pour raconter et légitimer sa domination et ce qui est en train de se passer dans le monde. » (R. PETRELLA, Pour une nouvelle narration du monde, Québec, Ecosociété, 2007, p. 21) Et ce système dominant est foncièrement matérialisme. Il opère sur fond du matérialisme, du militarisme et du racisme (et/ou de la discrimination sous toutes ses formes.)

Sur la sorcellerie (matérialiste et) capitaliste

En effet, « la sorcellerie (matérialiste et) capitaliste » avant de s'emparer des terres, commence par « manger » « les têtes », « les cœurs » et « les esprits », par imposer son hégémonie culturelle aux cerveaux. Sans cela, il lui est incapable de légitimer sa domination. Sans un discours de « contre-propagande », sans une narration différente, propre aux Kongolais(es), dans une grande ouverture à l'interculturalité, « les cœurs et les mains » de leurs compatriotes fanatiques des « actions concrètes » sans « le logos » suivront la narration (matérialiste et) capitaliste. Ils seront prêts à s'en servir pour propager « la haine du nous collectif » et « la guerre de tous contre tous » entretenu par capitalisme ensauvagé.

En fait, un autre discours congolais est indispensable au désenvoûtement des cœurs et des esprits congolais, victimes consentantes du capitalisme ensauvagé. Car, « pour décrire et comprendre, il faut toujours un logos (la parole, le discours), une narration. Les peuples narrent leur histoire, leur vision du monde et de la société. La même chose se passe en chacun de nous. Tout est narration, au point que certains prétendent que la réalité est celle qui est pensée, narrée. » (Ibidem)

Négliger, ignorer et/ou oublier ces autres « terrains » que sont « les têtes », « les cœurs » et « les esprits » peut être un signal très fort : la conquête de ces autres « terrains » par le discours dominant et leur disponibilité pour « la servitude volontaire ».

A ce point nommé, il y a quelques questions à se poser. Comment se fait-il que tout d'un coup, un nombre assez important de compatriotes commence à avaliser la version édulcorée de la guerre raciste et de basse intensité menée contre le Kongo-Kinshasa, à considérer les morts congolaises comme étant « les dégâts collatéraux » des conflits inter-rwandais ? Comment expliquer cela sans penser au fait qu'une certaine narration dominante a gagné ? Comment ces compatriotes en sont-ils arrivés à perdre de vue la nature de la guerre perpétuelle menée par « l'impérialisme intelligent » au pays de Lumumba ? N'est-ce pas parce qu'il y a eu, dans leur chef, une renonciation à la culture ? Il me semble que oui. Pourquoi ?

Une guerre orchestrée par l'impérialisme intelligent

Connaître la nature de cette guerre demande d'investir dans la culture et dans

sa transmission. A temps et à contretemps. Personnellement, c'est en lisant, entre autres, Michel Collon, Noam Chomsky, Edward Herman, Alain Deneault, Pierre Péan, Florence Hartmann et plusieurs compatriotes kongolais et africains que j'ai fini par approfondir la nature de cette guerre.

C'est Michel Collon qui, dans son livre intitulé Les 7 péchés d'Hugo Chavez (Bruxelles, 2009), définit la nature de cette guerre en ces termes: « Trompeur, le terme »basse intensité« peut donner l'impression que les dégâts sont moindres.

En réalité, ils ne sont moindres que pour les Etats-Unis. Ainsi, la guerre de basse intensité que Washington a déclenchée contre le Congo (à travers les armées du Rwanda et de l'Ouganda voisins, et à travers diverses milices), cette guerre a fait cinq millions de morts et elle a paralysé le développement du Congo. » (p.393)

Et il en vient à la perception de la nature de cette guerre menée par des proxys interposés après une critique formulée à l'endroit des président américains en ces termes : « En réalité, tous les présidents des Etats-Unis -y compris ceux qu'on avait d'abord cru 'différents' -tous ont, une fois en fonctions, gravement violé le droit international, organisé des coups d'Etat et déclenché des guerres. » (Ibidem)

Alors, où est la part de responsabilité des Kongolais dans cette guerre orchestrée par »l'impérialisme intelligent« en violation du droit international ? Où est-elle ?

Plus de deux décennies après toute cette

“

Il y a un lien très fort entre la remise des cerveaux à l'endroit, la reconquête de la dignité et des terres kongolaises ainsi que la réinvention d'un autre imaginaire pouvant réenchanter le Kongo-Kinshasa. Tout se tient. Tous « les terrains » doivent être interconnectés. Le présentiel et le virtuel.

culture livresque est en train d'être effacée par une narration dominante dans « les têtes », dans « les cœurs » et dans « les esprits » des compatriotes ayant choisi l'autoflagellation comme méthode pour « se faire aimer » comme de bons « larbins ». Dorénavant, ils se pensent comme étant des « dominés » et des « soumis ».

Une mission à assumer à temps et à contretemps

En réfléchissant plus sérieusement, il y a lieu de dire que plusieurs de ces compatriotes ont un problème du point de vue de l'acquisition et de la transmission de la bonne culture entendue comme barrière civilisationnelle contre l'ignorance, contre l'abrutissement, l'abêtissement, l'assujettissement, l'abâtardissement, la soumission, l'aliénation, etc. Ils devraient apprendre qu'il n'y a pas qu'un seul « terrain » dans un monde où le Kongo-Kinshasa n'est pas une île.

Et dans un pays où les écoles et les universités

ayant des bibliothèques bien équipées sont presque inexistantes, la renonciation aux humanités produit des dégâts inimaginables sur ces « autres terrains » : « les têtes », « les cœurs » et « les esprits ».

Il me semble qu'il y a un lien très fort entre la remise des cerveaux à l'endroit, la reconquête de la dignité et des terres kongolaises ainsi que la réinvention d'un autre imaginaire pouvant réenchanter le Kongo-Kinshasa. Tout se tient. Tous « les terrains » doivent être interconnectés. Le présentiel et le virtuel.

Les webinaires organisés par bien des compatriotes reliant les coins et les recoins du Kongo-Kinshasa et sa diaspora sont un exemple concret du lien établi entre ces différents « terrains » et de la nécessité des projets intersociaux pour des « actions concrètes » concertées et diversifiées, décolonisatrices du monde commun kongolais de la narration dominante du capitalisme matérialiste ensauvagé en vue de sa « re-civilisation ». Une bonne politique culturelle, une refondation de la famille, de l'école et de l'université comme lieux de l'acquisition et de la transmission de la culture portant le rêve d'un autre Kongo sont indispensables. Comment y arriver dans une « néocolonie » ? En « re-civilisant » « les têtes », « les cœurs » et « les esprits » afin qu'ils deviennent capables de s'organiser en vue de renverser le rapport des forces sur le court, moyen et long terme. Telle est la mission des élites organiques et co-structurantes des masses populaires. Une mission à assumer à temps et à contretemps. 🇷🇵

**ETUDIER LUMUMBA DEMEURE
UNE TÂCHE QUE L'ETAT
CONGOLAIS REFOUDÉ DEVRAIT
PROPOSER À TOUTES SES
FILLES ET TOUS SES FILS DÈS
LE BAS ÂGE. DÉMULTIPLIER LES
LUMUMBA AU CONGO-KINSHASA
POURRAIT LUI ÉVITER DE
CONTINUER À PLOYER SOUS LE
JOUG DES HUMILIATIONS.**



C'EST ÇA LUMUMBA : LIVRE DISPONIBLE EN VERSION PAPIER ET EN VERSION NUMERIQUE
CONGOLOBILELO.COM | @CONGOLOBILELO | #CESTCALUMUMBA

Mulele, les guerres d'agression et la logique de prise de responsabilité



Que le nom de Mulele inspire les uns ou qu'il importune les autres, cela nous est égal. Puisque ce n'est pas le personnage de Mulele comme tel qui fait ici l'objet de la pensée de ce jour.

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

Oui, on comprendrait encore que certaines personnes associent le nom Mulele au « communisme » pour des raisons purement idéologiques, un « communisme » prétendument dénoncé alors que la Chine de Xi Jinping, communiste à la fois par idéologie et par essence, « domine » le capitalisme actuel à travers sa nouvelle route de soie. Le « Vieux monde » s'inquiète tout en se demandant s'il faille continuer d'accuser le communisme de tous les péchés du monde alors que son « union » avec le capital fait imploser les limites idéologiques entre le communisme et le néolibéralisme.

Le chantage au terrorisme

Bien que la controverse entre les deux idéologies apparaisse lointaine et d'une autre époque, Mulele continue d'être traité de criminel par ses détracteurs. Aujourd'hui, dans le langage courant, d'aucuns le classeraient carrément dans le rang de terroriste. La nature du crime est vite trouvée. Sous le coup, la sentence tombe comme un couperet. Au nom d'une moralité bien douteuse, Mulele est banni. Avec lui, toutes celles et tous ceux qui se réclameraient de son obéissance. Ils seront tous exclus et déclarés « infréquentables ». Cependant, on oublie souvent que le chantage au terrorisme est une forme d'euphémisme cachant très mal le début de propagande contre des nations à dominer, à déstabiliser, à attaquer et à faire imploser.

Le terrorisme, dans un monde sous contrôle des drones et des satellites, est à considérer comme une arme idéologique et politique et dont l'objet principal reste avant tout la commercialisation et la vente des guerres d'agression et de recolonisation. En revanche, son exploitation par les « élites » compradoreuses témoigne de la faiblesse d'un esprit qui, après avoir subi un dressage, demeure conquis.

En réalité, l'accusation du terrorisme désigne plutôt les accusateurs que les accusés. L'Avare sort de chez lui en criant « Au voleur » alors que c'est de lui-même dont il s'agit. Partout où le terrorisme est évoqué, la réalité de la guerre s'installe déjà contre des « nations » résistantes, contre des minorités averties et insoumises. Et dont le tort, si seulement il devait y en avoir un, aurait été ou serait leur adhésion au « nationalisme pragmatique » (Nkere Ntanda Nkingi, 2020).

Seul le jugement de l'histoire compte

Après tout, on se demande ce que Mulele aurait bien pu entreprendre comme actions. Il était pris dans le piège de l'arrestation et puis de l'assassinat de Patrice Lumumba auquel il était idéologiquement et politiquement associé. Dans ce cas, ce qui devrait arriver arriva puisque la disparition de Lumumba conduisit ipso facto à l'élimination de la résistance congolaise dans son ensemble. Donc, Mulele se retrouve en lutte contre les forces de domination de nature coloniale, impériale et raciale. D'où on assiste à sa mutation, à la transformation de la nature de la lutte menée au nom des masses congolaises en vue de leur « libération ». En face de Mulele sévissait une adversité bien définie et aussi un adversaire bien identifié.

À l'instar du professeur Andrej Fursov, directeur du Centre d'études russes à l'Université des sciences humaines de Moscou, qui, en parlant des élites anglo-saxonnes, déclarait : « Pour la première fois, l'élite Anglo-américano-juive, [...] a été confrontée ici à un adversaire mondial d'un genre non-occidental. [...] Le segment européen de l'élite occidentale se trouve en face d'un segment chinois pas moins ancien et peut-être même plus ancien, d'où il reçoit aussi l'expérience historique, [...] ayant encore l'esprit très aventureux, car à l'évidence les Chinois ont leur propre système criminel mondial » (Interview d'Andrej Fursov, Horizons et Débats). Au Congo, Mulele et ses quatre amis, et chose bien rarissime dans un pays considéré pourtant à tort des bœuf-oui-oui, s'élevèrent au rang d'acteurs qui étaient à même de jouer dans la même cour que les autres véritables acteurs : les élites Anglo-Saxonnes. Et contre eux. Existait-il d'autres voies ? Fallait-il s'interdire de recourir à la lutte armée ? Quel honneur y avait-il de vouloir rester « mains propres » quand on assiste presque impuissant devant la mort en train d'être distribuée gratuitement à son peuple ? Il y a des moments où seul le jugement de l'histoire compte et non des craintes formulées par des moralistes épicuriens. Mulele et ses compagnons, à savoir Théodore Bengilla, Léonard Mituididi, Thomas Mukuidi et Félix Mukulubundu, parviennent au constat ci-après. Le dynamisme de la force impériale, coloniale et raciale tire sa légitimité de l'instrumentation et le recrutement des « nègres » que Mulele qualifiait

des « réformistes ». Pour Mulele, il y avait donc d'un côté des « réformistes ». À neutraliser. Et de l'autre, ceux que son vocabulaire qualifiait des « révolutionnaires ». Aujourd'hui, le terme de révolutionnaire est tellement galvaudé. Sous d'autres cieux, son utilisation fait encore peur.

La logique de prise de responsabilité

On ne sait pour quelles raisons alors que les élites Anglo-Saxonnes n'ont jamais fait le deuil de leur stratégie, ancienne, mais toujours actuelle : conquête, soumission et exploitation. Pour des raisons de lutte idéologique, on procédera dans le présent texte à l'utilisation du concept des « minorités organisées » à opposer aux « minorités organiques », alliées par excellence de la soumission. Les « minorités organiques » opèrent dans le cadre des partis politiques et d'organisation de la société dite civile (une forme de prison à ciel ouvert). Elles sont souvent téléguidées et accrochées au « pouvoir-os ». Tandis que les « minorités organisées » s'ouvrent à l'hybridité, donnent la place à l'inventivité et refusent de marcher sur des sentiers battus. La forme pyramidale des partis politiques du type occidental, souvent monarchiques et héréditaires, répond à peine au besoin de la lutte d'affranchissement d'un peuple. On dira plutôt qu'il en est même antinomique.

“ **Le terrorisme, dans un monde sous contrôle des drones et des satellites, est à considérer comme une arme idéologique et politique et dont l'objet principal reste avant tout la commercialisation et la vente des guerres d'agression et de recolonisation.** ”

Pour Mulele, « les réformistes croient qu'il faut seulement lutter pour changer certaines choses dans l'ordre actuel. Ils ne veulent pas détruire cet ordre imposé par les impérialistes. Ils font des propositions au parlement, écrivent contre le gouvernement dans des journaux, organisent des grèves. Ils peuvent obtenir de petits succès, mais ceux-ci ne durent pas. Puisque les impérialistes restent les maîtres, ils peuvent à tout moment reprendre ce qu'ils ont accordé. [Donc], les réformistes ne connaissent pas la vraie nature de l'impérialisme et des hommes à son service. L'impérialisme est une sangsue qui vide le Congo de son sang. L'impérialisme ne peut pas être amélioré. Il doit être chassé. L'impérialisme est venu il y a cinq siècles avec sa violence et ses fusils. Il faut une lutte violente pour le chasser », (Abo, une femme du Congo, pages 134- 136).

Somme toute, la grande question qui demeure d'actualité, c'est comment affronter ces « réformistes » ? C'est comment s'y prendre avec eux ? C'est que faire exactement de ces recrues tout en sachant que les forces néolibérales, raciales et d'agression renforcent la visibilité de ces derniers en assurant la formation et l'entretien de la police, des services de sécurité et de l'armée mis à leur disposition comme des instruments d'oppression contre des masses alors désarmées. Le tableau est loin d'être exhaustif si on ne parlait des institutions économique et financière du pays dont la mission première est avant tout l'achat de conscience et le contrôle des masses populaires ainsi que leur séduction. Répondre à toutes ces questions, c'est déjà avancer la lutte et se mettre au-devant de la scène. Notre lutte s'inscrit dans la logique de prise de responsabilité. Nous mènerons, et nous menons, ce combat. 🇷🇵

Les « médias internationaux », les questions dites d'actualité et la trêve de la pensée



Les attaques contre « les médias internationaux » fusent de partout au pays de Lumumba. Ils doivent se taire, semble-t-il. « L'état de siège » oblige ! Heureusement ou malheureusement, ces médias ne se tairont pas. Les compatriotes peuvent crier comme ils veulent, mais ces médias mainstream ne se tairont pas. Pourquoi ? Pour plusieurs raisons. Ils ont leur agenda et ne sont pas financés par ceux qui crient au Kongo-Kinshasa. Pour préserver les intérêts qu'ils servent, ils se documentent et archivent certaines questions historiques. Donc, ils ne se contentent pas de commenter « les questions d'actualité ». Ils connaissent l'importance de l'histoire dans la lutte qu'ils mènent.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Nous rappeler, en tant que Kongolais, que ces médias ont bercé toute notre vie au point d'être régulièrement copiés sans aucun esprit critique et cela au dépens du travail de l'intelligence et d'investigation kongolais ainsi que celui de la production des médias alternatifs nous aiderait à ne pas les accuser de nos propres turpitudes.

Un refus de sons de cloches pluriels

Pour cause. Au moment où plusieurs intellectuels critiques en Occident se méfient de ces médias et les qualifient de « médias dominants » au service des « Etats profonds », au Kongo-Kinshasa, cette remise en question sémantique n'a pas encore eu lieu. C'est-à-dire que passé le temps de « l'état de siège », les références à TV5, France 24, à RFI, à BBC, à la VOA, etc. seront encore légion. Alors, de quoi nous plaignons-nous ?

Il y a un travail d'émancipation mentale à accomplir avant de nous plaindre de ce que nos médias ne font pas et que ceux que nous considérons comme « internationaux » font mieux en fonctions des intérêts qu'ils servent. Depuis que « l'état de siège » est décrété à l'est de notre pays, il y a, dans le chef de plusieurs d'entre nous, un refus de sons de cloches pluriels.

Pourtant, le Kongo-Kinshasa semble être toujours considéré comme « notre jeune démocratie ». Bon sang ! Quelle est cette « jeune démocratie » qui se contenterait d'un

monologue uniformisant ? Soutenir que « l'état de siège » est une priorité pour un plus grand nombre de Kongolais(es) ne devrait pas être une raison suffisante pour interdire que la minorité critique, kongolaise ou étrangère, revienne sur des questions historiques liées à la guerre raciste de prédation et de basse intensité menée contre le pays de Lumumba depuis les années 1990.

Les rapports de l'ONU sur lesquels cette minorité critique revient pour fustiger certaines nominations ont été applaudis à leur publication par la majorité kongolaise. D'où vient cette versatilité dont les signaux puérils semblent être manifestes ?

L'aliénation massive

L'attachement de plusieurs compatriotes aux questions dites d'actualité n'a pas empêché que les consciences patriotiques éveillées organisent des conférences, des webinaires, des émissions ou écrivent des livres et des articles sur la question de l'infiltration des institutions du pays par les forces négatives ayant coopté des filles et des fils du pays en vue de transformer le Kongo-Kinshasa en un non-Etat corvéable à souhait.

Il est étonnant que revenir sur cette question et plusieurs autres similaires apparaisse aujourd'hui comme une grande première. Non. S'il y a une conversion à demander, elle devrait être opérée dans le camp majoritaire ayant cru depuis toujours dans « les médias

mainstream » sans chercher à créer des médias alternatifs et en s'étant faussement imaginé que tous les passés passent. Non. Il y a des passés qui ne passent pas. Ceux qui font semblant de croire que tous les passés passent finissent par être rattrapés par ceux qui ne passent pas.

“ La remise à l'endroit des cerveaux décérébrés par cette dictature uniformisante et favorisant le culte de la personnalité prendra du temps. Il se pourrait qu'au pays de Lumumba, tuer les porteurs des vues différentes puissent être un jour célébré comme un culte rendu à Dieu... Depuis que « l'état de siège » est décrété à l'est de notre pays, il y a, dans le chef de plusieurs d'entre nous, un refus de sons de cloches pluriels. Pourtant, le Kongo-Kinshasa semble être toujours considéré comme « notre jeune démocratie ».

Le monologue voulu dans plusieurs milieux kongolais me semble être un signe qui ne ment pas : passer d'une dictature assujettissante de plus de cinquante ans à une « démocratie » favorisant la pluralité de points de vue restera une illusion pour le pays de Lumumba. Et cela pour longtemps. La remise à l'endroit des cerveaux décérébrés par cette dictature uniformisante et favorisant le culte de la personnalité prendra du temps. Et même beaucoup trop de temps. Il se pourrait qu'au pays de Lumumba, tuer les porteurs des vues différentes puissent être un jour célébré comme un culte rendu à Dieu... La preuve ? Les journalistes étrangers, s'ils sont critiqués vertement, ne sont pas vilipendés comme les Kongolais, empêcheurs de penser en rond. Ils ne reçoivent pas les mêmes noms d'oiseaux. Ceci est un indice du niveau atteint par notre aliénation massive et le rejet du nous pluriel dans « notre jeune démocratie » ! Kiadi ! 🇷🇵

Idriss Deby, la recolonisation de l'Afrique... et la question congolaise



L'assassinat du Maréchal Idriss Deby Itno au Tchad est un message clair adressé aux nègres de service, mais aussi aux élites russes, anglo-saxonne et chinoise en Afrique.

PAR MUFONCOL TSHIYOYO

La France ne se laissera pas faire. Après le coup orchestré en Libye, ne dit-on pas que « jamais un sans deux », la campagne militaire de la recolonisation de l'Afrique est froidement lancée. Ce qui apparaissait jusque-là comme une simple rumeur se confirme de plus en plus à travers l'élimination physique, opérée et réussie, de « l'homme de la France », un serviteur zélé dont le parcours s'achève une fois de plus en sang, et ce, malgré sa fidélité bien que mesurée. Cependant, on ne pourra pas faire comme si ce n'était jamais grâce à la France qu'Idriss a longtemps été toléré là où la France avait réussi à le placer. Toute l'histoire de ce que représente l'Afrique d'aujourd'hui et d'avant-hier défile sous nos regards intéressés, mais pas totalement ébahis.

Le temps que dure l'illusion...

Sauf pendant plus de 30 ans, le défunt Idriss avait perdu de vue qu'il n'était que rien, juste un pion au service des maîtres sans cœur ni âme et bien conscients d'avoir placé des « hommes de paille » à la tête des territoires qualifiés d'États africains. Il lui arrivait de temps en temps de « se rebeller », le temps que dure l'illusion. Était-ce une sorte des « rébellions » tolérées, autorisées dans un sens ou dans un autre comme gage d'adhésion populaire à la domination maquillée par des coups de tête impromptus.

En effet, l'homme était presque isolé, sans défense, puisqu'il n'a jamais, seul ou avec ses pairs africaines, constitué un groupe capable de menaces contre les intérêts extraterritoriaux. 30 ans ou 20 ans, peu importe le temps matériel, mais l'essentiel, c'est quand l'heure de sortie résonne, on assiste à l'apparition des Bill Richardson, sortant de leur ombre pour livrer l'ultime message : déguerpir avant que l'instant d'après ne soit trop tard.

L'histoire contemporaine offre des détails précis qui malheureusement ne mettent à profit les fraîchement débarqués dans le monde illusoire des costumes, des cravates et des gardes de corps, envoûtés et aveuglés par des nouveaux objets de « distraction » susmentionnés. La question que l'on est en droit de se poser, c'est de savoir pourquoi la liste d'attente devant les portillons de la servitude volontaire ressemble plus à une rivière dont la source ne tarit jamais ? Pourquoi et comment il y a toujours des candidats se battant pour y être enrôlés et servir alors que,

malgré des promesses de bâtir une Afrique solide, un pays fort, ces dernières ne connaissent un début de réalisation ? On croit surprendre le maître, alors que c'est qui détient seul la vérité du moment, celle de l'entrée en fonction et de la fin de service. Dans ce monde, la réalité est qu'on n'y entre pas n'importe comment : quand on le désire. Et on n'en sort pas non plus quand bon lui semble. Le bon sens à lui seul ne suffit pour dissuader les dubitatifs et des amateurs de toutes sortes.

La question de la recolonisation de l'Afrique

La question de la recolonisation de l'Afrique, apparemment banale, mérite d'être reconsidérée. D'un côté, elle s'accompagne de l'action militaire (Samuel Huntington, Le Choc des civilisations, en anglais The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order). Tandis que de l'autre, les élites africaines courbent l'échine. Même si le moment du désordre mondial précédant l'enfantement d'un nouvel « World Order » (Kissinger) ne s'y prête guère. Dans Jeune Afrique, magazine proche du Quai d'Orsay et des Barbouzes de France Afrique, Achille Mbembe, l'homme qui s'en prend violemment à Frantz Fanon (De la postcolonie, Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine) publie une tribune dans laquelle on lit « pourquoi j'ai accepté de travailler avec Emmanuel Macron ».

Heureusement qu'il n'est pas le premier. Avant lui, il y a les Léopold Sédar Senghor, les Wade, les Macky Sall. Pour quel résultat ? Ce n'est pas que l'on s'y oppose, que l'on pousse sa naïveté à son paroxysme. Mais l'Afrique serviteur et à genoux a servi à quoi ? Qu'a-t-elle gagné ? Si les Senghor et autres n'ont rien obtenu. Qu'espère alors arracher de nouveau Achille Mbembe qui oublie les premières attaques subies lors de la promotion de sa fameuse « postcolonie », des attaques en provenance d'autres élites africaines se définissant elles-mêmes comme « anglophones ». On se souviendra de la célèbre déclaration de Wolé Soyinka : « Le Tigre ne proclame pas sa tigritude. Il bondit ».

La France, sans prendre position pour elle, nous ne sommes pas non plus nés de la dernière pluie, ne devrait longtemps garder silence, alors que la présence militaire russe en Afrique suscite bien des inquiétudes. Les puissances de terre

qui ont longtemps été marginalisées tentent de reprendre avantage sur les puissances de mer. La guerre pour le contrôle de l'Afrique menace les intérêts des uns et des autres et en particulier de tous les prédateurs déclarés ou non. Elle sera malheureusement sans pitié et tous les coups sont permis. Gare aux peuples qui refuseront de s'assumer.

La France a été chassée de Syrie (bastion désormais russe, iranien, Hezbollah et américain). Elle l'a également été du Rwanda (aujourd'hui Anglo-saxon, résidence de la Bande Clinton et Blair, chose étonnante même population blanche que la France). Elle fut aussi éjectée de la RDC, pays en lambeaux, occupé et partagé par la Chine, les USA, la Russie et les autres « nations » via la Monusco. À ce tableau, pour le Congo, on ne passera jamais sous silence l'humiliation que lui fait subir le Rwanda de Paul

“ La question de la recolonisation de l'Afrique, apparemment banale, mérite d'être reconsidérée. D'un côté, elle s'accompagne de l'action militaire. Tandis que de l'autre, les élites africaines courbent l'échine... Mais l'Afrique serviteur et à genoux a servi à quoi ? Qu'a-t-elle gagné ?

Kagame.

Que faire ?

Aujourd'hui encore, la France a définitivement perdu Bangui. N'est-ce pas que c'est trop pour un pays qui prétend être puissant d'exister devant la gloutonnerie concurrente allemande, anglo-saxonne (Brexit), russe, chinoise, voire turque. Le monde reste un endroit très dangereux pour tout le monde, même pour les puissants entre eux. Toutefois, en s'adaptant à la nouvelle donne présente, la France a préféré changer d'option : défendre et conserver à tout prix son pré carré. La trouvaille demeure la nouvelle et ancienne méthode. On jette des « pions » à la poubelle de l'histoire. Des « nègres de service » qui deviennent trop encombrants pour la circonstance. C'est le cas du nègre de service Blaise Compaoré, l'assassin présumé de Sankara. Son procès est déjà annoncé après l'arrestation et l'emprisonnement de son acolyte de triste mémoire, le général Diendéré. Non seulement que Blaise est arrivé au thème de sa vie, il ne pourra compter sur Ouattara pour plaider sa cause. Et comme ce sont des gens dépourvus du sens d'honneur, des hommes de positions et non de principes, ils se tairont alors que c'est devant l'hôtel de la realpolitik qu'ils sont sacrifiés. L'Afrique ne saura jamais la vérité de leur trahison.

Le second, à qui la France a reproché la perte du contrôle de Bangui, ce fut Idriss. À plusieurs reprises, et pourtant les occasions se sont présentées, l'armée du Tchad régna en maître sur le territoire centrafricain. Le pauvre Idriss n'a pas su remettre de l'ordre à Bangui. Le voilà lâché, abandonné, trahi, il meurt finalement comme il a vécu dans l'illusion que confère le pouvoir-ou as thuriféraires. « Roma traditoribus non premia » (Rome ne paye pas les traîtres).

Somme toute, la mort d'Idris Derby, faut-il en pleurer ou en rire ? À qui le prochain tour ? La question ne signifie pas que l'on assiste à la construction d'un nouveau monde tout en regardant les autres écrire leur histoire sans nous. La question qui talonne l'esprit, c'est que faire ? Avec qui ? Qu'ils le veulent ou non, nous mouillerons notre chemise pour le Congo.

Likambo oyo eza likambo ya mabele... 🌍

Lumumba, Frantz Fanon, Macron et l'ONU



La société de l'immédiat et de « la selfisation » de la pensée détruit l'histoire des peuples et leurs mémoires. La lecture et le commentaire instantané des textes et des articles sur les réseaux sociaux peuvent induire en erreur lorsqu'ils les coupent de leur enracinement dans une mémoire historique non transmise. Cela peut faire que le présent soit piégé et/ou ne soit pas très bien compris et que les efforts pour se projeter dans l'avenir soient compromis.

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Il y a déjà quelques semaines que les jeunes Kongolais et plusieurs de leurs aînés, « ces consciences patriotiques éveillées », exigent le départ des forces de l'ONU du pays de Lumumba.

Briser une certaine résistance congolaise

S'ils font de bonnes analyses factuelles de l'incapacitation de ces forces dans « leur lutte » contre ce qu'elles nomment « les forces négatives » à l'est du pays, rares sont ceux qui se rappellent que la Monusco est intervenue au Kongo-Kinshasa en 1999 au moment où Laurent-Désiré Kabila a cherché à coaliser avec les armées des pays africains « amis » pour « bouter » l'APR/FPR de Paul Kagame dehors. Elle est venue, en quelque sorte, briser une certaine résistance congolaise dont certains exploits réalisés en 1998 demeurent incontestables.

Plusieurs jeunes nés dans les années 1990 et n'ayant pas eu le temps de relire cette page de l'histoire congolaise n'en savent et n'en sauront rien. A moins qu'avec la magie de Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication, ils arrivent à regarder les vidéos ayant immortalisé l'année 1998 (en dépit de toutes les critiques raisonnables que pouvant être formulées à l'endroit de Laurent-Désiré Kabila). Avant 1998, il y a eu Lumumba en 1960. Premier Ministre élu au suffrage universel, arrêté et assassiné, le 17 janvier 1961, au moment où les forces de l'ONU étaient sur place au pays. Elles n'ont pas pu protéger un pouvoir issu des urnes. Pourquoi ?

Lumumba répond : « Mais ce que nous voulions pour notre pays, son droit à une vie honorable, à une dignité sans tache, à une indépendance sans restrictions, le colonialisme belge et ses alliés occidentaux – qui ont trouvé des soutiens directs et indirects, délibérés et non délibérés, parmi certains hauts fonctionnaires des Nations-Unies, cet organisme en qui nous avons placé toute notre confiance lorsque nous avons fait appel à son assistance – ne l'ont jamais voulu. Ils ont corrompu certains de nos compatriotes, ils ont contribué à déformer la vérité et à souiller notre indépendance. »

Le Congo et « l'incapacité » des forces de l'ONU

Donc, aujourd'hui encore, ce que plusieurs d'entre nous pensent être « l'incapacité » des forces de l'ONU à pouvoir « libérer » la partie est du pays semble être « une incapacitation » voulue et entretenue depuis les années 1960 par des forces visibles et invisibles, étrangères et congolaises, refusant « son droit à une vie honorable, à une dignité sans tache, à une indépendance sans restrictions » au pays de Lumumba. (Lire mon livre intitulé « C'est ça Lumumba »)

Après Lumumba, Frantz Fanon tire les leçons de son assassinat et il estime qu'il avait commis l'erreur de recourir à l'ONU et il se justifie en ces termes : « Il ne fallait pas faire appel à l'ONU. L'ONU n'a jamais été capable de régler valablement un seul des problèmes posés à la conscience de l'homme par le colonialisme, et chaque fois qu'elle est intervenue, c'était pour venir concrètement au secours de la puissance colonialiste du pays oppresseur. »

Il cite quelques exemples de ces interventions : le Cameroun, le Vietnam et le Laos et en tire cette leçon : « Il n'est pas vrai de dire que l'ONU échoue parce que les causes sont difficiles. En réalité, l'ONU est la carte juridique qu'utilisent les intérêts impérialistes quand la carte de la force brute échoue.

Les partages, les commissions mixtes contrôlées, les mises sous tutelle sont des moyens légaux internationaux de torturer, de briser la volonté d'indépendance des peuples, de cultiver l'anarchie, le banditisme et la misère. »

Aujourd'hui, plus ou moins soixante (60) ans après l'assassinat de Lumumba, les choses n'ont presque pas changé. Elles se sont empirées avec l'entrée en jeu des entreprises transnationales (ETN) et leur usurpation du pouvoir à travers le monde.

Fatshi Béton et l'aide de la France

Susan George explique cela clairement : « Les ETN interviennent jusque sur la scène internationale. Non contentes d'avoir détourné à leur profit les fonctions exécutives, législatives et même judiciaires de l'Etat, les transnationales mettent à présent le grappin sur les Nations unies. Cette infiltration ne s'est pas faite clandestinement, mais à l'invitation du secrétaire général en personne, par l'entremise du Pacte mondial des

Nations unies qui sert les ambitions de la classe de Davos : devenir maître du monde. » Il y a pire : « L'organisme autodésigné pour procéder à ce remplacement des gouvernements par les entreprises est plus connu sous le toponyme de Davos et son programme s'intitule, en toute modestie, Initiative de restructuration mondiale (Global Redesign Initiative, GRI). » (S. GEORGE, Les usurpateurs. Comment les entreprises transnationales prennent le pouvoir, Paris, Seuil, 2014, p.26)

Donc, ce qui se passe au Kongo-Kinshasa depuis « la guerre de l'AFDL » fait partie de ce projet globaliste. Un « Young Global Leader » dont le maître est « le gouverneur de Davos », Klaus Schwab, participe à ce projet. Il s'appelle Emmanuel Macron et est actuellement Président Français. Le 28 avril 2021, il a accueilli « Fatshi béton » et promis « l'aide de la France » à l'Afrique. Il voudrait que cela soit différent de ce qui a été fait dans les années 1960. Donc, l'Afrique, par l'entremise du disciple de Jacques Attali, Emmanuel Macron, sera impliquée – si elle n'y est pas déjà? – dans le projet de « La Grande réinitialisation », le « Great reset » entrepris par « le gouverneur de Davos ».

De quoi s'agit-il ? « Les démiurges de la post-humanité, écrit Philippe de Villiers, sont à

“ **Aujourd'hui, plus ou moins soixante ans après l'assassinat de Lumumba, les choses n'ont presque pas changé. Elles se sont empirées avec l'entrée en jeu des entreprises transnationales et leur usurpation du pouvoir à travers le monde.**

l'ouvrage. Ils prétendent ainsi refaire le monde. Ils entendent non pas seulement réparer mais recréer, reprendre l'ouvrage de création initiale, celle de la première initialisation. Les Grecs avaient un mot à eux pour désigner la démesure, c'était l'hubris. Nous y sommes... » (PH. DE VILLIERS, Le jour d'après. Ce que je ne savais pas... et vous non plus, Paris, Albin Michel, 2021, p. 50-51)

La guerre menée par les forces économiques dominantes se poursuit

Dans les mois et les années à venir, le Kongo-Kinshasa va être davantage au cœur de ce projet. Ses gouvernants actuels et futurs pourraient être cooptés par « les maîtres du monde » et les « Young Global Leader » en fonction de leur soumission aux mondialistes globalisants.

Le fanatisme, l'ignorance, l'abêtissement et l'assujettissement pourraient être mis à profit. Les conflits ethniques et/ou tribaux pourraient être provoqués et/ou entretenus pour cacher cet enjeu majeur : livrer davantage le pays aux « maîtres du monde ». Les patriotes et les autres résistants souverainistes pourraient être attaqués sur plusieurs fronts au nom de cet enjeu.

En fait, de Lumumba à nos jours, la guerre menée par les forces économiques dominantes se poursuit. L'ignorance de ses enjeux, la falsification de la mémoire collective et le recul dans la lutte en vue de la production des masses critiques sont fléaux que « les consciences patriotiques éveillées » doivent pouvoir combattre, à temps et à contretemps, si elles veulent que demain se lève au cœur de l'Afrique un Etat souverain et digne. Mais la lutte est très difficile et compliquée... Néanmoins, elle continue... Dans un monde où penser va davantage devenir un crime punissable par la mort, rendre la mémoire historique et collective vivante, écrire et passer le relais, c'est indispensable ! 🌍

Les Institutions Financières Internationales, le Kongo-Kinshasa et le refus d'apprendre



Un climat malsain est en train de s'installer dans certains milieux kongolais envahis par des « sophistes ». Une lutte acharnée est menée contre les consciences patriotiques éveillées posant de temps en temps des questions dérangeantes et/ou réfléchissant à contre-courant. Au cœur de cette lutte, les noms d'oiseaux remplacent les arguments ; le refus d'apprendre, la volonté d'ignorer sont plus que manifestes. Les articles et les livres cités au cours de cette « guerre des idées » ne sont ni consultés, ni remis en question. Un certain « terrorisme abêtissant » prend pour cible « les libres penseurs ». Pour ces « terroristes », ces « libres penseurs » doivent à tout prix se plier à leurs diktats sous peine d'être « étouffés ». Les menaces fusent. Penser à contretemps provoque une violence incroyable dans certains milieux kongolais. Comme si cette violence pouvait tuer les idées...Peine perdue !

PAR JEAN-PIERRE MBELU

Le 7 mai 2021, Sonia Rolley publie un Tweet. Le voici : « #RDC #FMI : des discussions techniques ont commencé hier entre le gouvernement @nskazadi et le FMI en vue d'un programme appuyé par une facilité de crédit. La mission officielle sera lancée ce lundi. Ces premières discussions portent notamment sur les pre-conditions à remplir. » Je le mets sur mes murs Facebook et promet d'écrire un article là-dessus.

Penser à contretemps serait démobilisateur

Cette promesse a provoqué, dans lesdits milieux kongolais, une colère inimaginable. Les insultes et les injures l'ont accompagnée ! Comme si penser, réfléchir sur certaines questions qui se posent au pays de Lumumba faisait peur. Mais pourquoi ? Pour certains, penser à contretemps serait démobilisateur. Mais ils ne montrent pas comment et avec des arguments à l'appui. Non. Pourtant, je n'en serai pas à mon premier article sur les Institutions Financières

Internationales. Les deux derniers sont là : Le Kongo-Kinshasa et le FMI. Un tweet pas très commenté ! – INGETA ;Yuma, Alain Foka, Wameso, le FMI et la Banque mondiale – INGETA .

Dans ces milieux kongolais hostiles à la pensée dérangeante, l'impression donnée est que je serai le premier à formuler des remises en questions sur les IFI. Ce qui n'est pas vrai. Savoir que ces IFI n'ont jamais aidé un pays à se développer fait peur à ces milieux. Pourquoi ?

Ils sont convaincus que le gouvernement Sama Lukonde pourrait faire exception à cette règle.

Penser à un prix...

Tant mieux si ce miracle se produisait! Néanmoins, croire cela ne devrait pas interdire aux empêchés de penser en rond de douter avec des preuves à l'appui. L'une des plus grandes preuves est un livre d'un Américain ayant travaillé comme « assassin financier » au FMI. Ce livre est téléchargeable

gratuitement sur Internet. Le lire et le critiquer pourraient nous épargner des débats émotionnels et pleins d'insultes. Voici un lien : (PDF) Perkins John – Les confessions d'un assassin financier | Pedro Paulo – Academia.edu.

Ce livre dit, entre autres, comment « les guerres perpétuelles » menées contre certains pays du monde après les interventions des « chacals » ont comme objectifs de les livrer entre les mains des « huissiers du capital » que sont le FMI et la Banque mondiale.

Le Tweet de Sonia Rolley m'a mis une puce à l'oreille et je me suis dit : « On y est ! » John

“

Une lutte acharnée est menée contre les consciences patriotiques éveillées posant de temps en temps des questions dérangeantes et/ou réfléchissant à contre-courant. Au cœur de cette lutte, les noms d'oiseaux remplacent les arguments; le refus d'apprendre, la volonté d'ignorer sont plus que manifestes.

Perkins avait raison. Si renvoyer à ce livre est un péché capital, je l'assume. Ma conviction est faite depuis longtemps : « Ils nous dominent plus par l'ignorance que par la force. » Les livres sur ces IFI existent. Ils peuvent être lus et nous éviter des insultes inutiles.

Il se pourrait qu'il ne soit pas facile d'y avoir accès. Il y a des résumés sur Internet. Ils peuvent être lus. Certains de mes livres traitent de ces questions. Ils peuvent être offerts à ceux qui le désirent. Le refus d'apprendre peut compromettre l'avenir du pays de Lumumba. Les empêchés de penser en rond ne devraient pas croiser les bras. Penser à un prix... 📖